L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BURÉAUX : Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 15 OCTOBRE 1867. Entre les rues Bienville et Conti.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES - ÉDITEURS.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $14; par semestre, $8; par trimestre, $4.
Prix d'un exemplaire, 10 cents.
EDITION BI-HEBDOMADAIRE
Paraissant le Mardi et le Samedi
Par an, $5; par semestre, $3.
TARIF D'ANNONCES.
Les annonces transitoires, placées à tour de rôle dans les différentes parties du journal, paieront $1 50 le carré pour la première insertion, et 75 CENTS le carré pour chaque insertion subséquente.
Les annonces transitoires de la page éditoriale paieront $1 50 le carré pour chaque insertion.
Les annonces publiées par intervalles, paieront comme annonces nouvelles pour chaque insertion.
Les annonces au mois, dans la page éditoriale, paieront $20 net le carré par mois.
Les personnes faisant régulièrement et convenant des annonces assez, sur les prix indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, tel escompte qu'il sera convenu avec elles; mais dans aucun cas, cet escompte ne dépassera 25 pour cent.
Toutes les réclames d'annonces d'affaires paieront 20 cents net la ligne pour chaque insertion.
Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.
Les annonces dont le nombre d'insertions ne sera pas indiqué seront publiées six fois.
Les comptes des personnes faisant régulièrement de nombreuses annonces seront envoyés à la fin de chaque mois.

LES ARRIVAGES DE MARDI MATIN.
MARDI MATIN, 15 OCTOBRE.

☞ Pour la liste des navires et steamboats arrivés dans notre port, ainsi que les expéditions en douane, voir à la page anglaise.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.
Pour les détails, voir aux annonces.

Par E. Roger & Co—A leurs salles d'encan, nombreux lots de marchandises étrangères et du pays.

Par W. E. David—A 10 heures, en cour de vente Chambre et du Chemin de Bayou, l'ameublement de la résidence.

Par Thomas & Spear—A 10 heures et demie, rue Poydras, entre Baronne et Carondelet, des articles pour [illegible]

Par C. E. Fortier—A midi, rue Hanrock, entre Bons Enfants et Moreau, une vacherie.

Par A. Oulevey—A 11 heures, à l'encognure des rues Conti-Dauphine et Levee trois bill rds français.

Par Montgomery Bros & Co.—A leur salle d'encan, vente régulière de meubles. Et aux ventes de P. Lavergne, rue Lafayette, beaux chevaux, mulets, vaches laitières, harnais &c.

Par V. Coste & Co.—Au No. 16 de la rue de Chartres—Marchandises sèches étrangères et américaines—vente régulière.

Par H. Hearn, Mazas & Co.—Au No. 38 de la rue de Chartres—bottes sous bri et brodequins, —vente régulière.

Par Hyde, Evans & Co—Au No. 71 de la rue de Chartres—marchandises sèches et chapeaux.

☞ Achetez vos conserves et chocolats chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille Levée

La culture du coton.

A la fin de la guerre, les prix élevés du coton engagèrent les planteurs à reprendre avec une énergie nouvelle la culture du coton abandonnée depuis deux ou trois ans. A cette époque, la hausse spéciale sur ce produit ne formait qu'une fraction insignifiante du prix de vente; même lorsque les cours furent tombés, dans le court espace d'une année, de 60 à 30 cents, la taxe ne représentait encore qu'un dixième de la valeur du coton. Aussi, négligeant les avertissements de la presse qui leur conseillait de n'employer qu'une partie de leurs bras et de leurs capitaux à la culture de ce produit spécial, les planteurs continuèrent de la suivre les yeux fermés dans l'espérance chimérique d'une hausse qui n'est jamais venue. Et en résulta qu'en 1866, les Etats du Sud, en dépit de la désorganisation du travail, et de l'appauvrissement des propriétaires, produisirent une récolte de deux millions et demi de balles. Tout le monde s'était mis avec fureur à faire du coton. On croyait que le roi détrônés allait reprendre toute sa puissance et faire de nouveau la loi sur les marchés européens.

Les illusions n'ont pas duré longtemps. Au lieu de la hausse si impatiemment attendue, on a eu une baisse continue qui a frappé profondément dans leurs intérêts les producteurs et les spéculateurs trop confiants. En octobre 1865, le coton middling était à 55 à 56 cents la livre, en septembre 1866 il était tombé à 35 à 36 cents, et, après une reprise momentanée, il était descendu à 32 cents en janvier dernier. Depuis cette époque, la baisse a continué et le tableau des cours à Liverpool nous présente une baisse de 38 pour cent sur le coton américain et de 48 pour cent sur le coton de l'Inde dans la période qui sépare le 1er janvier de 21 septembre.

Actuellement, le coton middling est tombé, sur notre place, à 18 cents la livre, prix inférieur aux cours d'avant la guerre, car on tient compte de la différence de 43 pour cent entre la valeur du papier monnaie et celle de l'or, on voit que ce prix se réduit à 10 cents et une fraction, tandis qu'en 1860 le middling n'atteint 11 et 12 cents. Si maintenant, on déduit de ce chiffre réduit la taxe sur le coton on voit qu'il ne revient aux producteurs qu'une somme de 7 à 8 cents par livre, tout à fait insuffisante pour couvrir les frais énormes qu'entraîne la culture de ce produit, depuis que la main d'œuvre est devenue d'une cherté excessive, et que les denrées et articles manufacturés de tout genre ont doublé de prix.

Un grand nombre de planteurs ont épuisé les ressources que la guerre leur avait laissées dans le vain espoir de regagner rapidement leur fortune perdue. Beaucoup ne pourront s'en relever et devront forcément abandonner une culture qui est devenue si onéreuse. Les autres, ceux auxquels il reste encore quelques moyens, feront bien de mettre la leçon à profit et de adopter pour l'avenir une ligne de conduite plus sensée. Ceux qui n'ont fait que du coton et qui en retireront quinze cents en payer-monnaie trouveront qu'il est mieux vaut cultiver des céréales et élever des animaux que d'avoir à acheter eux mêmes le maïs à $1 38, le foin à $50, l'avoine à 75 cents et le porc à $25 50.

Les chiffres sont, en pareil cas, une éloquence qui dispense de longs raisonnements. Mais il ne faut pas conclure de l'expérience malheureuse des deux dernières années que le parti le plus sage soit d'abandonner complètement la culture du coton. On a toujours tort de se jeter dans les extrêmes et la grande faute des planteurs du Sud a été simplement de pousser à l'exagération une idée excellente.

Le coton des Etats-Unis a une supériorité incontestable sur le coton de l'Inde et, placé en concurrence directe avec ce dernier, il finira toujours par l'emporter; mais ce n'est pas une victoire qui puisse s'opérer en un jour, ni sans qu'on coûte aux combattants.

Pendant le blocus des ports du Sud, la Grande Bretagne stipule autres Etats européens qui [illegible] approvisionnement existant. Réduite ensuite aux faibles ressources des coureurs de blocus, les manufacturiers se virent forcés de chômer en attendant que leur appel aux autres pays de production, eût amené un résultat. Bientôt la substitution du coton de l'Inde au coton américain fut un fait accompli. Cette substitution avait, malheureusement pour nous, nécessité de nombreuses modifications dans le matériel et l'outillage des fabriques. Aussi quand le coton américain se présenta de nouveau pour reprendre sa place, il se trouva que ce n'était ni aussi facile ni aussi simple qu'on l'avait pensé.

Le coton de l'Inde continuait à arriver par millions de balles et il opposait à la supériorité de soie incontestant l'avantage du bon marché. Si les producteurs américains, au lieu de reprendre la culture sur une grande échelle, eussent marché avec prudence et se fussent contentés d'une récolte d'un million de balles les deux premières années, ils eussent évité la brusque dépréciation des prix dont ils ont eu tant à souffrir, et ils eussent assuré par une exacte transaction, le remplacement du coton indien par celui des Etats-Unis. En limitant leur ardeur aux cours d'avant la guerre, ils en eussent tenu compte de la différence de 43 pour cent entre la valeur du papier monnaie et celle de l'or, on voit que ce prix se réduit à 10 cents et une fraction, tandis qu'en 1860 le middling n'atteint 11 et 12 cents. Si maintenant, on déduit de ce chiffre réduit la taxe sur le coton on voit qu'il ne revient aux producteurs qu'une somme de 7 à 8 cents par livre, tout à fait insuffisante pour couvrir les frais énormes qu'entraîne la culture de ce produit, depuis que la main d'œuvre est devenue d'une cherté excessive, et que les denrées et articles manufacturés de tout genre ont doublé de prix.

Un grand nombre de planteurs ont épuisé les ressources que la guerre leur avait laissées dans le vain espoir de regagner rapidement leur fortune perdue. Beaucoup ne pourront s'en relever et devront forcément abandonner une culture qui est devenue si onéreuse. Les autres, ceux auxquels il reste encore quelques moyens, feront bien de mettre la leçon à profit et d'adopter pour l'avenir une ligne de conduite plus sensée. Ceux qui n'ont fait que du coton et qui en retireront quinze cents en papier-monnaie trouveront qu'il est mieux vaut cultiver des céréales et élever des animaux que d'avoir à acheter eux mêmes le maïs à $1 38, le foin à $50, l'avoine à 75 cents et le porc à $25 50.

Les chiffres sont, en pareil cas, une éloquence qui dispense de longs raisonnements. Mais il ne faut pas conclure de l'expérience malheureuse des deux dernières années que le parti le plus sage soit d'abandonner complètement la culture du coton. On a toujours tort de se jeter dans les extrêmes et la grande faute des planteurs du Sud a été simplement de pousser à l'exagération une idée excellente.

Le coton des Etats-Unis a une supériorité incontestable sur le coton de l'Inde et, placé en concurrence directe avec ce dernier, il finira toujours par l'emporter; mais ce n'est pas une victoire qui puisse s'opérer en un jour, ni sans qu'on coûte aux combattants.

Pendant le blocus des ports du Sud, la Grande Bretagne stipule autres Etats européens qui [illegible] approvisionnement existant. Réduite ensuite aux faibles ressources des coureurs de blocus, les manufacturiers se virent forcés de chômer en attendant que leur appel aux autres pays de production, eût amené un résultat. Bientôt la substitution du coton de l'Inde au coton américain fut un fait accompli. Cette substitution avait, malheureusement pour nous, nécessité de nombreuses modifications dans le matériel et l'outillage des fabriques. Aussi quand le coton américain se présenta de nouveau pour reprendre sa place, il se trouva que ce n'était ni aussi facile ni aussi simple qu'on l'avait pensé.

Le coton de l'Inde continuait à arriver par millions de balles et il opposait à la supériorité de soie incontestant l'avantage du bon marché. Si les producteurs américains, au lieu de reprendre la culture sur une grande échelle, eussent marché avec prudence et se fussent contentés d'une récolte d'un million de balles les deux premières années, ils eussent évité la brusque dépréciation des prix dont ils ont eu tant à souffrir, et ils eussent assuré par une exacte transaction, le remplacement du coton indien par celui des Etats-Unis. En limitant leur ardeur aux cours d'avant la guerre, ils en eussent tenu compte de la différence de 43 pour cent entre la valeur du papier monnaie et celle de l'or, on voit que ce prix se réduit à 10 cents et une fraction, tandis qu'en 1860 le middling n'atteint 11 et 12 cents. Si maintenant, on déduit de ce chiffre réduit la taxe sur le coton on voit qu'il ne revient aux producteurs qu'une somme de 7 à 8 cents par livre, tout à fait insuffisante pour couvrir les frais énormes qu'entraîne la culture de ce produit, depuis que la main d'œuvre est devenue d'une cherté excessive, et que les denrées et articles manufacturés de tout genre ont doublé de prix.

Un grand nombre de planteurs ont épuisé les ressources que la guerre leur avait laissées dans le vain espoir de regagner rapidement leur fortune perdue. Beaucoup ne pourront s'en relever et devront forcément abandonner une culture qui est devenue si onéreuse. Les autres, ceux auxquels il reste encore quelques moyens, feront bien de mettre la leçon à profit et d'adopter pour l'avenir une ligne de conduite plus sensée. Ceux qui n'ont fait que du coton et qui en retireront quinze cents en payer